

# PEUR, MORT, LIBERTÉ

ALEXANDRE KOJÈVE LECTEUR DE HEGEL

Maria Laura Lanzillo

Università di Bologna, Dipartimento di Politica, Istituzioni, Storia  
marialaura.lanzillo@unibo.it

*Abstract: Fear, dead and freedom. Alexander Kojève reader of Hegel*

The dialectics of mastery-slavery is one of the key passages in which Hegel, in the pages of his *Phenomenology*, discusses the role of fear within the process of recognition of self-awareness. This essay concentrates on the original interpretation and re-elaboration of that dialectics given by one of the most renowned readers of Hegel in the Twentieth century, Alexandre Kojève. From his reading, fear emerges as a crucial point at the crossroads between labour and subordination, something that determines the constitution of subjective self-awareness.

*Keywords: Hegel, Alexandre Kojève, fear, self-awareness*

La dialectique du maître et de l'esclave dans la *Phénoménologie de l'Esprit* constitue un passage fondamental où Hegel débatte le rôle de la peur. Dans le processus qui amène de la conscience à l'auto-conscience, Hegel ne décrit pas la peur de l'homme face à la mort comme un fait psychique inter-individuel, mais comme une passion qui met en relation la conscience avec son autre au point que la peur de la mort devient le présupposé aussi bien d'une forme de relation avec le monde naturel (et

---

*Je publie ici le texte, révisé et mis au point, de la relation, que j'ai présenté à les «Journées d'études et Ateliers du Forum International de Philosophie Sociale et Sociale « Subjectivités politiques: memoires, affects, pratiques», ENS-Paris, 12-17 avril 2010.*

c'est la question du travail) que d'une forme embryonnaire de relation sociale (notamment, la question de la lutte). En dépit de la critique à laquelle on a soumis d'autres concepts marquant de sa pensée (comme par exemple celui d'histoire ou de système), la proposition hégélienne d'articuler la notion d'auto-conscience au croisement entre peur, travail et subordination a toujours suscité de l'intérêt, surtout après la géniale interprétation que dans les années Trente du XXème siècle Alexandre Kojève a donné de cette dialectique. Dans les prochaines pages nous analyserons le rendez-vous/affrontement entre Hegel et Kojève par rapport à la dialectique maître-esclave et à la question de la peur.

### 1. *La dialectique du maître et de l'esclave*

Notamment, dans les pages de la section « Conscience de soi » de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel la lutte entre les deux consciences en vue de la reconnaissance de la légitimité de leur désir (*Begehrde*) produit les deux figures du maître (c'est à dire de ce qui lutte et n'a pas peur de la mort) et de l'esclave (c'est à dire de ce qui en face du risque de la vie que la lutte demande, a eu peur et pour ça a reconnu le maître vainquer, il s'est soumis à lui et il a commencé à travailler pour lui). Dans les pages de la *Phénoménologie* la contradiction dialectique se manifeste au moment où Hegel démontre que le vrai vainqueur de la lutte n'est pas le maître, mais l'esclave, parce qu'il est le sujet qui « forme » (donne la forme) avec son travail, c'est à dire qu'il entre en relation avec soi et avec le monde, et donc il s'ouvre à l'universel.

Ça signifie que l'histoire est l'histoire de l'esclave qui avec le travail s'aliène (il devient autre que soi), mais dans cette aliénation retrouve soi-même, reconnaît soi-même comme conscience-de-soi, et donc homme libre, qui sait que la réalité à l'externe est sa propre réalité parce que c'est lui qui la bâtit.

Donc l'histoire est construite à partir de la souffrance, de la peur de la mort, de la dureté de la lutte et du travail (notamment en Hegel le mode de production capitaliste). Mais tout ça ouvre aussi à la connaissance de l'universel, en quoi le sujet retrouve sa liberté.

Dans le processus qui amène de la conscience à la conscience de soi, Hegel ne décrit pas la peur de l'homme face à la mort comme un fait psychique inter-individuel, mais comme une passion, qui met en relation la conscience avec son autre au point que la peur de la mort devient le présupposé aussi bien d'une forme de relation avec le monde naturel (le travail) que d'une forme embryonnaire de relation sociale (la lutte).

Le caractère concret de la pensée hegelienne est évidente si nous analysons le rôle central que le travail a dans ces pages. Ça montre que le philosophe allemand est fortement plongé dans sa réalité historique (dans sa conjoncture), parce qu'il comprend que la vie moderne est caractérisée par la lutte et par la souffrance que le travail produit, mais il nous dit aussi que l'homme est libre seulement dans cette mode de vie, parce que ce sont la peur de la mort et la dureté du travail qui permettent à l'homme de devenir indépendant de la nature. L'aliénation, qui caractérise toute la philosophie hegelienne, est le destin du sujet moderne, mais au même temps elle est sa liberté: elle lui impose de se surpasser toujours et en ce mouvement de se retrouver comme un homme conscient de soi qui connaît sa condition mortale et pour ça il est différent de l'animal.

Dans les années Trente du XX<sup>e</sup> siècle en France la *Phénoménologie* est lue du point de vue du « concret », du sujet concret. Dans les pages hegelienne on croit d'apprendre la leçon que l'homme est auteur et acteur de son histoire. Et c'est pour ça que la dialectique du maître et de l'esclave devient un emblème et un clef de lecture fondamentale pour comprendre le progrès historique de la modernité politique. Lire les textes hegelien a un signifié fortement politique: Hegel est le philosophe

qui oblige la philosophie politique à avoir affaire à la société, à l'aliénation, à la liberté de l'homme et sa philosophie semble être la philosophie qui peut offrir la méthode de compréhension de la rationalité du réel, même dans ses scissions, articulations, contradictions. Donc à Hegel il faut retourner<sup>1</sup>.

## 2. *Alexandre Kojève : une dialectique de la peur*

Dans ces années-là il est très intéressante analyser le personnage de Alexandre Kojève, le « philosophe de la dimanche » selon les mots de Raymond Queneau.

Dans une lettre à l'ami Tran Duc Thao, datée 7 octobre 1948, Kojève, en se souvenant des ses leçons parisiennes à l'École Pratique des Hautes Etudes, écrit: « J'ai fait un cours d'anthropologie philosophique en me servant des textes hégéliens, mais en ne disant que ce que je considérais être la vérité, et en laissant tomber ce qui me semblait être, chez Hegel, un erreur »<sup>2</sup>.

Pendant les années de ses leçons à l'École Pratique des Hautes Etudes (1933-1939), Kojève n'offre pas une herméneutique objective du texte hégélien, mais il veut rechercher le sens caché et profond de ce texte, c'est à dire la possibilité d'une interprétation anthropologique de la *Phénoménologie*. Selon Kojève, Hegel a montré de façon correcte le principe de l'Histoire, qui est construite à partir du désir humain de reconnaissance et de satisfaction. La dialectique du maître et de l'esclave devient alors le cœur herméneutique de toute la pensée hégélienne et la réalisation du Savoir absolu (qui est selon Kojève la manifestation de l'État universel et homogène, fondé par Napoléon, qui achève

---

<sup>1</sup> Voir J.-M. Besnier, *La politique de l'impossible*, Paris, La Découverte, 1989.

<sup>2</sup> Lettre de Alexandre Kojève à Tran Duc Thao, 7 octobre 1948, cit. in D. Auffret, *Alexandre Kojève. La philosophie, l'État, la fin de l'Histoire*, Paris, Grasset, 1990, p. 249.

l'évolution historique de l'humanité et rend possible la réalisation de la Sagesse) est son achèvement.

Pour comprendre l'originalité de la lecture de Kojève est très intéressant lire la traduction commentée que le philosophe français offre de la Section A du chapitre IVème de la *Phénoménologie*, intitulée « Autonomie et dépendance de la Conscience-de-soi: Maîtrise et Servitude »<sup>3</sup>.

Premier point : Kojève commence son commentaire à partir de la dialectique maîtrise-servitude, et il ne prend pas en considération le passage qui précède ces pages, c'est-à-dire les pages que Hegel consacre à la question de la vie. Cette omission est très importante et fonctionnelle au projet de Kojève, c'est-à-dire le projet de proposer une lecture radicalement politique de la pensée hegelienne. Kojève dit:

L'homme ne s'avère humain que s'il risque sa vie (animale) en fonction de son Désir humain. C'est dans et par ce risque que la réalité humaine [...] se vérifie et fait ses preuves en tant qu'essentiellement différente de la réalité animale, naturelle. Et c'est pourquoi parler de l'«origine» de la Conscience de soi, c'est nécessairement parler du risque de la vie (en vue d'un but essentiellement non-vital)<sup>4</sup>.

La vie naturelle est seulement la vie animale et c'est cette vie qu'on doit risquer en vue d'un but qui ne fait pas partie de la vie, qui n'est pas naturel, mais qui est autre chose de la nature: l'existence humaine (le but du risque) peut exister seulement dans le monde historique, qui s'oppose au monde naturel parce qu'il est le produit de la lutte et du travail de l'homme.

La lutte mortelle que l'homme entreprend dans la dialectique de maîtrise-servitude, le risque de la vie que se montre dans la transition du

---

<sup>3</sup> Voir A. Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel. Leçons sur la Phénoménologie de l'Esprit professées de 1933 à 1939 à l'École des Hautes Études réunies et publiées par Raymond Queneau*, Paris, Gallimard, 1947, 1968<sup>2</sup>, pp. 9-34.

<sup>4</sup> *Ivi*, p. 14.

monde naturel au monde historique, est une lutte à mort de pur prestige (mot que dans les pages de Hegel il n'y a pas et alors il est évident que la traduction de Hegel que Kojève fait est aussi une trahison de sa pensée), parce qu'elle est « absolument privée de toute raison d'être biologique, de tout intérêt vital »<sup>5</sup>. Mais elle est aussi une lutte qui ne peut pas se terminer avec la mort de un ou de tous les deux adversaires. Au contraire, elle doit porter à la mort des deux adversaires en tant qu'animaux: l'homme « doit rester en vie pour pouvoir *vivre* humainement »<sup>6</sup>.

Dans la lecture de Kojève nous retrouvons au lieu d'une philosophie de la vie une philosophie de la mort, que nous conduit à son interprétation de l'anthropologie hegelienne. La vie, « qui est *toute* la réalité de l'être vivant »<sup>7</sup>, est l'élément naturel qui est nié par quelque chose qui n'existe pas dans la nature (c'est à dire l'homme, l'individu historique concret) et qui est créé comme un quelque'un de nouveau. Un quelque'un qui sera libre et autonome merci de cette particulière naissance, c'est à dire qu'il sera un être humain. Néanmoins, Kojève reconnaît que « l'homme n'est réel que dans la mesure où il vit dans un monde naturel. Ce monde lui est, certes, "étranger"; il doit le "nier", le transformer, le combattre pour s'y réaliser. Mais sans ce monde, en dehors de ce monde, l'homme n'est rien »<sup>8</sup>.

Le monde naturel, où l'homme n'a existence que comme animal, est l'origine inoubliable que le sujet doit *aufheben* pour se distinguer de l'animal et commencer à construire son monde. Kojève individue une claire opposition entre monde de la nature et monde historique-social, entre vie humaine et existence humaine, et il critique Hegel parce que dans les pages du philosophe allemand il ne retrouve pas cette

---

<sup>5</sup> Ivi, p. 497.

<sup>6</sup> Ivi, p. 571.

<sup>7</sup> Ivi, p. 497.

<sup>8</sup> Ivi, p. 20.

opposition, mais une dialectique unique du Réel, où Nature et Histoire sont deux moments du même processus. « Il semble donc nécessaire de distinguer [...] une ontologie non-dialectique [...] de la Nature (dominée par l'Identité), et une ontologie dialectique [...] de l'Homme ou de l'Histoire (dominée par la Négativité) »<sup>9</sup>. Envers le monisme hégélien Kojève propose une ontologie ou une métaphysique dualiste, c'est à dire la distinction entre être (la nature) et action (l'histoire), avec une reprise de la leçon de Heidegger, qui notamment dans les pages de *Sein und Zeit* pose le problème d'une ontologie dualiste<sup>10</sup>.

Ici nous sommes au moment où Kojève s'écarte de plus de Hegel (dans la *Phénoménologie*, en effet, nature, vie, esprit, histoire ne sont pas des termes opposés, mais des déterminations dialectiques de l'universel). Cette originale lecture de la *Phénoménologie* permet à Kojève de retrouver une contradiction dans la manière hégélienne de considérer la nature.

D'une part, il oppose l'existence spécifiquement humaine (*Bewusststsein* ou *Geist* au sens de "Homme" [entre parenthèse: Kojève identifie Geist et Homme, de nouveau une originale trahison]), qui est dialectique, à la vie animale (*Leben*) qui ne l'est pas. Mais d'autre part il donne (dans le Chapitre V, A, a) une description phénoménologique vitaliste de la Nature, qui la présente comme un "phénomène" dialectique<sup>11</sup>.

La critique de Kojève se concentre sur cette deuxième position. Pour lui la nature est un phénomène non-dialectique, parce qu'elle ne découle pas du processus du désir humain (le désir du désir), qui au contraire est le moteur de la dialectique.

---

<sup>9</sup> Ivi, nota 1, p. 486.

<sup>10</sup> Voir V. Descombes, *Le même et l'autre. Quarante-cinq ans de philosophie française (1933-1978)*, Paris, Les Editions de Minuit, 1979, pp. 21-63; D. Pirotte, *Alexandre Kojève. Une système anthropologique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2005, pp. 55ss.

<sup>11</sup> A. Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, cit., p. 489.

Si tout ça est clair, il devient évident (et nous sommes au deuxième point que je veux souligner) pourquoi la lecture de la *Phénoménologie*, mais aussi la philosophie de l'histoire de Kojève, est donnée autour de la dialectique Maîtrise-Servitude. Kojève reconnaît que « l'Homme est né, et l'Histoire a commencé, avec la première Lutte qui a abouti à l'apparition d'un Maître et d'un Esclave »<sup>12</sup>. L'histoire dans cette lecture est toujours histoire de la lutte anthropogène entre le maître et l'esclave. La lutte naît par le désir de reconnaissance<sup>13</sup>.

L'homme est représenté par Kojève comme un être désiderant, mais il désire d'une manière particulière. Il n'éprouve pas le désir d'un objet (comme l'animal qui désire de boire, de manger, etc.), mais il éprouve le désir d'un désir, du désir d'un autre, un désir qui est essentiellement le désir d'être reconnu dans son prestige (encore une fois: la notion de désir du désir il n'y a pas chez Hegel). Désir et recherche de reconnaissance deviennent le moteur de la dialectique hégélienne. C'est le désir que transforme l'homme en quelque chose d'autre que la nature, c'est-à-dire que c'est le désir qui transforme l'homme en un être libre et autonome. En plus, l'action qui satisfait le Désir humain est une action libre, parce qu'elle n'est pas sollicitée par aucun besoin matériel (qui est au contraire ce qui mène l'action de l'animal). Dans les pages de Kojève le désir du désir est le moment originaire (Kojève écrit la prémisses fondamentale) d'où résultent le temps historique – opposé à la durée naturelle – et le sujet qui agit dans le temps, c'est-à-dire l'homme.

Certes, l'animal a aussi des désirs, et il agit en fonction de ses désirs, en niant le réel: il mange et boit, tout comme le fait l'homme. Mais les désirs de l'animal sont *naturels*: ils portent sur ce qui est, et ils sont donc *déterminés* par ce qui est; [...]. Dans son *ensemble*, c'est-à-dire dans sa *réalité*,

---

<sup>12</sup> Ivi, p. 172.

<sup>13</sup> Voir G. Lebrun, *La patience du concept*, Paris, Gallimard, 1972 ; P. Macherey, *Kojève et les mythes*, in « Les Lettres françaises », 1990, n. 1.

l'Être n'est donc pas modifié par ces désirs "naturels" il ne change pas essentiellement en fonction d'eux; il reste *identique* à lui-même, et il est ainsi Espace, et non Temps. [...] L'homme, par contre, transforme le Monde *essentiellement* par l'action négatrice de ses Luites et de son Travail, Action qui naît du Désir humain *non-naturel* portant sur un autre désir, c'est-à-dire sur quelque chose qui n'existe pas réellement dans le Monde naturel<sup>14</sup>.

L'homme est un être humain parce qu'il ne désire pas des choses matérielles, mais il désire le désir du son pareil, le désir d'être reconnu, et pour satisfaire ce désir il est prêt à risquer même sa vie. Donc le désir est le moment qui déclenche la lutte pour la vie et pour la mort, lutte que dans la lecture de Kojève est à l'origine soit de la constitution de la conscience de soi du sujet soit de la relation sociale: les deux adversaires désirent être reconnus en place et les deux adversaires n'envie pas de se plier à reconnaître l'autre<sup>15</sup>.

La lutte que Kojève nous décrit est une lutte violente et sanglante où l'homme risque réellement sa vie ; néanmoins, dialectiquement, c'est dans le risque mortel, dans la lutte que « l'Homme crée son être humain »<sup>16</sup>. Donc la lutte ne peut pas s'achever avec la mort des deux adversaires, mais elle doit terminer avec la naissance de l'homme, qui est une naissance double (« l'homme n'est jamais homme tout court »<sup>17</sup>): l'homme se manifeste dans l'histoire soit en guise du Maître, ce qui n'a pas eu peur de la mort, soit en guise de l'Esclave, ce qui a éprouvé la peur de la mort. Le maître sera représentation de l'homme qui lutte et l'esclave de l'homme qui travaille. Si avec la lutte l'homme nie, transforme soi-même, avec le

---

<sup>14</sup> A. Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, cit., pp. 370-371.

<sup>15</sup> A propos du concept de désir dans les pages de Kojève voir J. Butler, *Subjects of Desire. Hegelian Reflections in Twentieth-Century France*, New York, Columbia University Press, 1999<sup>2</sup> ; B. Karsenti, *L'homme total. Sociologie, anthropologie et philosophie chez Marcel Mauss*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.

<sup>16</sup> A. Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, cit., p. 549.

<sup>17</sup> Ivi, p. 14.

travail il transforme le monde naturel, hors duquel il ne peut pas vivre, parce qu'il est aussi un animal, mais que au même temps il ne peut pas accepter, parce qu'il est un homme. Les notions qui définient l'homme hegelien, comme Kojève l'interprète, sont la Lutte et le Travail et l'homme est vraiment un homme seulement au moment où il manifeste le désir proprement humain, « le Désir qui se rapporte au désir [c'est-à-dire qui] ne se rapporte donc à rien »<sup>18</sup>. Kojève nomme ce Désir comme Action négatrice, donc dialectique, créatrice, parce qu'elle ouvre le temps de l'histoire.

Nous comprenons alors que l'idée qui est à la base de l'anthropologie de Kojève, est l'idée que l'homme est seulement « un Néant qui *néantit* en tant que temps dans l'Être spatial, par la *négation* de cet Être: [...] par la négation qui s'appelle *Action* (Tat) de la Lutte et du Travail (Kampf et Arbeit) »<sup>19</sup>.

Toutefois Kojève nous dit que le Maître est une impasse existentielle. Pourquoi ? C'est parce que à la fin de la lutte il n'est pas satisfait dans sa recherche de prestige et de reconnaissance, parce qu'il est reconnu par un individu, l'esclave, qu'il ne reconnaît pas dans sa subjectivité, mais qu'il voit seulement en guise d'une chose, d'un objet à son service. Cette condition détermine le tragique de la figure du Maître et son impasse. Et alors le progrès humain, social et historique sera le produit de l'oeuvre de l'Esclave, qui au contraire est l'homme qui peut rejoindre sa satisfaction, parce que, au moment où il travaille, il nie le donné naturel avec un mouvement d'*Aufhebung*, et il se construit son monde et son autonomie, parce qu'il est capable de se supprimer. « Si l'angoisse de la mort incarnée pour l'Esclave dans la personne du Maître guerrier est la condition sine qua non du progrès historique, c'est uniquement le travail de l'Esclave qui le réalise et le parfait »<sup>20</sup>. L'essence de l'homme qui lutte et travaille

---

<sup>18</sup> Ivi, p. 368.

<sup>19</sup> Ivi, p. 175.

<sup>20</sup> Ivi, p. 28.

(et que Kojève identifie avec le soldat travailleur des armées de Napoléon) est alors le concept d'où le philosophe français fait naître la dialectique hegelienne.

Cette importante attention vers l'histoire, cette volonté de concrétiser les figures hegelienues de l'esclave et du maître revèlent, selon Michael Roth, un de majeurs lecteurs de Kojève<sup>21</sup>, que dans la lecture de Kojève la perspective sociale et historique a toujours la priorité : l'histoire de l'esclave et du maître nous dit qu'il n'y a pas le soi humain avant que la relation sociale, que l'humain est toujours le produit d'une action, de la lutte et du travail.

### *3. L'histoire entre risque de la vie, peur et liberté politique*

A ce point nous pouvons proposer des reponses à une série de questions que la lecture de Kojève nous pose. Comment on peut expliquer la position si frappante de Kojève ? En particulier, pourquoi il donne cette importance au rôle de la mort absolue et de la peur dans le processus de formation de la société ? Pourquoi il donne une valeur anthropogénique à la lutte sanglante et au risque de la vie ?

Je crois que tout ça peut être expliqué avec le projet révolutionnaire de Kojève. Dans les années Trente (nous le rappelons : ces sont les années des leçons de Kojève) Kojève attendre un Etat qu'il croit qui pourra naître seulement d'une révolution, parce que – nous l'avons vu – toutes les actions humaines sont actions révolutionnaires, c'est-à-dire qu'elles sont tels seulement si elles nient le donné naturel. Encore : la révolution sera une vraie révolution, c'est-à-dire une action politique, seulement s'elle sera sanglante (nous rappelons à ce propos l'ironie de

---

<sup>21</sup> Voir M. Roth, *Knowing and History : appropriations of Hegel in twentieth-century France*, Ithaca-London, Cornell University Press, 1988.

Kojève vers le mouvement des étudiants du Mai 68 soixante-huit<sup>22</sup>), parce que l'homme est vraiment un être humain seulement s'il risque sa vie dans toutes les actions historiques qu'il fait. « L'homme qui n'a pas éprouvé l'angoisse de la mort [...] reste au fond solidaire avec le Monde donné. Il vaudra tout au plus le "réformer", [...] sans modifier ses caractères essentielles. Cet homme agira en réformiste "habile", voire en conformiste, mais jamais en révolutionnaire véritable »<sup>23</sup>. Dans ce tableau la violence est un élément fondamental. Dans les salles de l'École Pratique des Hautes Études Kojève donne à Hegel une pensée de l'action (et il est évident à ce moment-là l'influence de la pensée de Marx), qui trouve aisément diffusion dans les années Trente et dans son auditoire dominé par un fort désir de révolte. Dans ces années-là l'affirmation que la violence crée l'homme, et au contraire que son refus le rend un animal, n'était pas un message sans effet du point de vue politique et de propagande. La lecture de Hegel que Kojève propose et l'originelle trahison qu'il y a dans cette lecture répondent au climat de l'époque : Kojève veut être un provocateur, un philosophe qui fait de la propagande, parce que la *Phénoménologie* est à ses yeux un statut idéal qu'on doit vérifier dans la pratique politique, qu'on doit réaliser en tant que projet politique, avec l'avènement de la fin de l'histoire et de l'État universel homogène.

Donc, nous pouvons aller conclure nos pages en remarquant que le risque de la vie (et la peur de la mort) sont pour Kojève la manifestation réelle de la liberté, de l'individualité et de l'historicité de l'homme, c'est-à-dire – selon le lexique hegelien – du caractère dialectique de l'existence humaine. L'utilisation de la passion de la peur est productive du sens politique et d'histoire. L'homme sait qu'il doit mourir et il a peur de ça. Mais c'est cette conscience qui fait naître dans lui la tension à

---

<sup>22</sup> Voir *Entretien de Alexandre Kojève avec Gilles Lapouge* in « La Quinzaine », 1-15 juillet 1968, n. 53.

<sup>23</sup> A. Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, cit., p. 33.

l'immortalité, c'est-à-dire à être autre que soi, que dans la philosophie atée de Kojève devient la possibilité de la liberté humaine et de l'action politique, qui doivent avoir comme but ultime l'achèvement de soi-même, et donc, mais c'est la même chose, la fin de l'histoire et le savoir absolu de la science hegelienne. En effet, à la fin de sa lecture de la *Phénoménologie* Kojève nous dira que dans la science hegelienne de la fin de l'histoire l'homme parvient à la parfaite compréhension de sa mort, parce que c'est le moment où « l'Homme a pour la première fois pleinement compris le sens phénoménologique, métaphysique et ontologique de sa finitude essentielle »<sup>24</sup>.

---

<sup>24</sup> Ivi, pp. 526-527.